

fragile en raison de sa perméabilité à d'autres genres : comment délimiter le domaine autobiographique dès lors que tout écrivain, de fiction ou non, se fonde sur sa propre réalité pour écrire ? : « Madame Bovary, c'est moi », avait écrit Flaubert. Les lignes de démarcation entre l'autobiographie et le roman — le genre voisin par excellence — sont indécises, la matière première de l'écrivain étant toujours le vécu : que l'écrivain délègue dans ses personnages ou qu'il devienne son premier personnage, « toute écriture littéraire [...] est une écriture du moi<sup>49</sup> ». James Olney<sup>50</sup> et Paul de Man<sup>51</sup> soutiennent ainsi qu'il y aurait autant d'autobiographies différentes qu'il existe d'autobiographes. Il serait donc illusoire de prétendre établir une définition de l'autobiographie qui puisse s'ériger en modèle explicatif des différents cas de figure ou de lui imposer des limitations génériques. Comme le signale Paul de Man, tout texte est susceptible d'être considéré comme autobiographique, dans la mesure où la revendication d' « autor-ité » est commune à tous les livres signés par leurs auteurs. Or le contraire — aucun texte ne peut être qualifié d'autobiographie — serait aussi vrai car :

[...] el momento especular [entre le sujet narrant et le sujet narré] no es primordialmente una situación o un acontecimiento que puede ser localizado en una historia, sino que es la manifestación, a nivel del referente, de una estructura lingüística.<sup>52</sup>

Le caractère indécidable de l'autobiographie constitue le postulat essentiel des

49

---

Georges GUSDORF, 1991a, vol. 1, p. 15.

50

James OLNEY, [1980], 1991, pp. 33-34.

51

Paul de MAN, [1984], 1991, p. 113.

52

*Ibid.*, p. 114.

études qui se réclament du principe de *graphein* que nous explorerons plus en détail par la suite. Or, comme l'avait affirmé si bien Lejeune : « l'autobiographie a beau être impossible, ça ne l'empêche nullement d'exister<sup>53</sup> ».

## 2.2. *Le Moi-pieuvre*

*Il semblait que ces visqueux tentacules  
renaissaient comme les têtes de l'hydre.*

Jules Verne

On a beau faire appel au lieu commun du décadentisme imprégné de pensée unique, de néo-libéralisme sauvage qui agirait de conserve avec l'effondrement des idéologies collectives pour expliquer ce triomphe de l'homme Narcisse sur l'homme Prométhée, cet empire du culte du Moi qui n'exclut ni la politique ni l'histoire ni les sciences, et dont la littérature est loin d'être épargnée : l'emprise que cette pulsion autobiographique exerce sur l'écriture et, plus largement, sur l'ensemble des pratiques verbales, ne laisse pas de surprendre à un moment où l'on entend encore, bien que de plus en plus lointains, les échos du glas de la mort de l'auteur.

Comment expliquer cette coexistence d'un individualisme dont la poussée

---

53

Philippe LEJEUNE, 1986, p. 31.

n'a fait que s'accroître depuis le romantisme avec les nouvelles formes de collectivisme anidéologique des rassemblements multitudinaux, cette simultanéité paradoxale de *L'Ère du vide* et du *Temps des tribus*<sup>54</sup> ?

Nous laissons aux sociologues la tâche de résoudre ce conflit. Pour ce qui est de la littérature, Gusdorf voit dans la logorrhée subjectiviste qui sape tous les genres littéraires un « retour du refoulé qui hante les fossoyeurs eux-mêmes<sup>55</sup> », les fossoyeurs étant bien sûr ceux qui, dans les années soixante, avaient crié fort la mort de Dieu et de son envoyé sur la terre, l'auteur. Écrire sur soi resterait, selon Gusdorf, un mécanisme de compensation à la perte de repères ontologiques qui permet de lâcher la bride à un besoin inhérent à la condition humaine : se raconter<sup>56</sup>.

Autobiographies, journaux intimes, recueils de correspondance, carnets de pensées, récits de vie constituent autant de pratiques d'écriture qui emportent l'adhésion enthousiaste du public, — cultivé ou non, tellement le choix est large entre les complexes mécanismes de mise à distance de l'autobiographie traditionnelle du *Roland Barthes par Roland Barthes* et les récits de vie publiés à compte d'auteur chez *La pensée universelle* — et qui semblent convenir aussi bien aux intérêts financiers de l'édition — à un moment où, plus que jamais, le nom de l'auteur garantit la consommation et où le marché éditorial vend

54

---

Voir Georges LIPOVETSKY (1983) et Michel MAFFESOLI (1988) respectivement.

55

Georges GUSDORF, 1991a, vol. 1, p. 86.

56

Aussi bien pour l'auteur que pour le lecteur, auquel l'approche du vécu d'un autre permet de mieux mesurer, par contraste, ses propres expériences, son propre vécu « diffus, incertain, mal orienté et non formulé » (Philippe LEJEUNE, 1980, p. 207).

des noms propres<sup>57</sup> — qu'à la curiosité inassouvie du lecteur. Le besoin de se raconter n'est pas seulement l'affaire de l'auteur : le lecteur aussi se raconte lui-même en s'appropriant le témoignage de l'autre. Comme le signale Michel Charles, la démarche lectrice instaure toujours « un *dialogue*, supposant deux instances (le livre/le lecteur) » dans lequel le lecteur « est un effet (un produit) du livre » et le livre « est un effet (une construction) du lecteur ». <sup>58</sup> La relation dynamique qu'est toujours la lecture a, dans le cas de l'autobiographie, une composante d'indiscrétion non négligeable qui fonctionne dans les deux sens et qui vient compenser le fort individualisme qui régit nos rapports sociaux. L'indiscrétion est ressentie comme une faute répréhensible et provoque un fort sentiment de culpabilité<sup>59</sup>. La lecture d'autobiographies permet justement d'exercer cette indiscrétion en solitaire.

À cette prolifération tentaculaire des écritures du Moi vient ainsi se joindre celle des travaux qui leur sont consacrés. Alors que tout semble avoir été dit sur les « grands romans » et qu'il devient de plus en plus difficile d'innover dans le domaine des études littéraires, les nombreux volumes de la correspondance de Proust, pour donner un exemple de ce qu'autrefois était considéré avec mépris comme les miettes de l'auteur, constituent en ce moment un excellent terrain d'étude. Gusdorf, qui a pourtant la parole facile,

57

---

Le réquisitoire que, comme nous l'avons vu, Gracq adressait en 1950 à la « foire de Saint-Germain » dans son pamphlet *LE*, n'a rien perdu de son actualité.

58

Michel CHARLES, 1977, pp. 60-61.

59

« Pourquoi, dans les œuvres historiques, romanesques, biographiques, y-a-t-il (pour certains dont je suis) un plaisir à voir représenter la "vie quotidienne" d'une époque, d'un personnage ? Pourquoi cette curiosité des menus détails : horaires, habitudes, repas, logements, vêtements, etc. ? » (Roland BARTHES, 1973, p. 85).



a raison de dénoncer cette pléthore de travaux universitaires qui, comme le nôtre, font de l'autobiographie :

le pain quotidien des professeurs de toutes les littératures, qui se jettent sur cette proie, parée à leurs yeux des prestiges de l'innovation. Au point de saturation où en est le marché universitaire, il faut s'attendre à ce que le public concerné se mette à crier "n'en jetez plus", sous le coup d'un phénomène de rejet [...].<sup>60</sup>

Mais la propagation du phénomène autobiographique va de pair avec une forte remise en question de la notion de pacte autobiographique instaurée par Lejeune pour qui « l'autobiographie, elle, ne comporte pas de degrés : c'est tout ou rien<sup>61</sup> ». Le dénominateur commun de bon nombre d'ouvrages autobiographiques actuels — il n'en pouvait pas être autrement dans l'espace de subversion générique qu'est la Modernité — semble précisément le besoin d'afficher une distance et de multiplier les réserves par rapport au pacte, autrement dit de subvertir le modèle de l'autobiographie traditionnelle. Le statut instable de ce « genre frontière<sup>62</sup> » donne lieu à une extrême diversification des études qui lui sont consacrées. Voyons maintenant de plus près quels sont les présupposés théoriques de ces études.

60

---

Georges GUSDORF, *op. cit.*, p. 16.

61

Philippe LEJEUNE, 1975, p. 25. L'auteur reviendra plus tard (1980, 1986) sur cette affirmation trop tranchante pour reconnaître l'ambiguïté de l'identité *auteur-narrateur-personnage*, sur laquelle il base le pacte, dans de nombreux textes autobiographiques.

62

José M<sup>a</sup> POZUELO, 1993, p. 179.

### 2.3. *Approches théoriques de l'autobiographie*

Si la critique continue de s'intéresser malgré tout aux genres, c'est parce que, depuis Aristote, l'interrogation sur la nature du genre littéraire et, du coup, sur la pertinence des différents classements proposés au long des siècles « est censée être identique à la question de savoir ce qu'est la littérature<sup>63</sup> ». Cette affirmation de Schaeffer montre bien que la question des genres, et plus concrètement, du genre autobiographique, va au-delà du domaine strictement taxinomique. L'opposition entre fiction et diction, par exemple, éclaire le rapport que les genres entretiennent avec la littérarité. Aussi, l'autobiographie est-elle devenue de nos jours un véritable champ de bataille, un espace de réflexion, qui dépasse largement le domaine littéraire et dans lequel sont débattues des questions qui touchent à l'ontologie, à la phénoménologie, à la pragmatique ou à la logique, telles que les rapports entre fiction et représentation ou le statut ontologique du Moi<sup>64</sup>. La marée d'encre qui enveloppe le combat entre l'hydre et la pieuvre montre bien l'excès d'optimisme de Gusdorf lorsqu'il affirme que le mot autobiographie a « le mérite au moins de dire ce qu'il dit, avec une rare précision<sup>65</sup> » : *autos* « c'est l'identité, le moi conscient de lui-même et principe d'une existence »; *bios* « affirme la continuité vitale de cette identité »; *graphein* « introduit le moyen technique propre aux écritures du moi »<sup>66</sup>. Voici les définitions des

63

---

Jean-Marie SCHAEFFER, *op. cit.*, p. 8.

64

Voir Ángel LOUREIRO, 1991, p. 3 et José M<sup>a</sup> POZUELO, 1993, p. 66.

65

Georges GUSDORF, 1991a, vol. 2, p. 10.

66

*Ibid.*, p. 10.

trois composantes grecques du mot (*autos-bios-graphè*) proposées par Gusdorf et qui laissent le critique sur sa faim. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, s'il ne subsistait pas quelques questions : les deux premières définitions présentent l'identité comme un *a priori* qui ne mérite pas que l'on s'y arrête, alors que cette notion constitue, comme nous le verrons, la pierre d'achoppement de toutes les tentatives de définition du genre. Elles placent en outre le *bios* et l'*autos* sur le même plan lorsque le premier est présenté comme la « continuité vitale » du second. Cette affirmation n'est possible que dans une perspective historiciste et ontologique, comme l'est celle de Gusdorf qui passe sous silence le clivage entre vie et écriture mis en évidence par la distinction opérée par la narratologie entre les instances de l'auteur, du narrateur et du personnage, sans parler de la figure du lecteur. Pour qui le *bios* serait-il « continuité vitale » ? Pour la personne physique, pour l'auteur d'un ensemble de productions littéraires, pour le narrateur, pour le personnage ou pour le lecteur ? Ou alors pour tous à la fois ? Quant à la troisième définition, elle nous semble visiblement réductrice, car elle cantonne la mise en écriture d'une vie (problèmes de littérarité, de fictionnalisation) au statut de « moyen technique ».

Puisque « toute personne qui tient un discours sur l'autobiographie (ou sur n'importe quel genre littéraire) est obligée d'affronter le problème de la définition<sup>67</sup> » : nous allons donc nous interroger, à notre tour, sur la portée de *bios*, *autos* et *graphein*<sup>68</sup>.

67

---

Philippe LEJEUNE, 1986, pp. 15-16.

68

La diversité des orientations théoriques concernant l'autobiographie prévient d'emblée le lecteur contre toute vision statique qui ferait de l'autobiographie un modèle littéraire établi, pratiqué et reçu de manière uniforme ou, encore moins, définitive. GUSDORF se trompe lorsqu'il ne voit dans les travaux qui ne suivent pas sa propre orientation théorique que des manifestations de la mode du jour, des élucubrations oiseuses dépourvues d'intérêt (1991a,

Ces trois domaines constituent en fait autant d'axes de réflexion fondés sur des conceptions épistémologiques du Moi bien différentes que l'on peut également classer dans deux périodes : si les premières études se sont centrées principalement sur *bios*, celles qui explorent les domaines de *autos* et de *graphein* coexistent, chronologiquement parlant, dans la pratique, bien qu'au moment de la parution des travaux qui instaurent la première de ces deux orientations, ceux d'Elisabeth Bruss (1974) et de Philippe Lejeune (1975), les courants textualiste et déconstructionniste avaient déjà publié le gros de leur production.

### 2.3.1. *Bios*

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années cinquante, la pierre angulaire des études sur l'autobiographie fut le *Bios*. Les travaux historiques de Dilthey et la monumentale *Geschichte der Autobiographie* de Georg Misch — dont le premier volume parut en 1907 et qui fut poursuivie à sa mort par ses disciples — se donnent pour tâche de restituer dans une perspective positiviste l'histoire de l'autobiographie depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les autobiographies sont envisagées avant tout comme des

---

vol.1, p. 83), qui prétendraient cantonner l'autobiographie dans le domaine « des exercices de style, des arabesques arbitraires, dessinées sur le papier par un scripteur inconscient manipulant à sa fantaisie les signes du langage. [...] Par les soins de virtuoses plus ou moins doués, experts dans le maniement des figures de style et des spéculations rhétoriques, la parole des hommes est vidée de sa substance de vie ». Mais surtout, il met sur le même plan LEJEUNE (*autos*) et Paul de MAN (*graphein*) en faisant du premier un « docteur en déconstruction [*sic*] des autobiographies, signifiants sans signifiés » (*ibid.*, p. 88). GUSDORF néglige une différence pourtant radicale entre ces deux positions : la théorie de de MAN, qui rejette aussi bien la notion d'« identité ontologique » (*bios*) que celle de « promesse contractuelle » (*autos*) rend inutile toute distinction entre autobiographie et fiction. Or c'est précisément cette distinction qui permet à LEJEUNE de fonder son pacte autobiographique.

documents qui permettent de dessiner la silhouette historique d'une époque. La fonction référentielle l'emporte ici sur toute considération esthétique. Cette absence de spécificité littéraire de l'autobiographie montre bien que le rôle de la mémoire, en tant qu'outil permettant de connaître le passé, n'est pas remis en question : l'autobiographe est censée pouvoir nous présenter son époque avec exactitude et sincérité<sup>69</sup>. Plus récemment, en 1975, Karl Weintraub<sup>70</sup> continue de défendre la perspective historique en arguant qu'elle peut nous guérir d'une réflexion qui tournerait en rond autour de quintessences philosophiques et d'un narcissisme stérile<sup>71</sup>, et qu'elle peut nous permettre de comprendre le parcours réalisé par un individu, en d'autres termes son évolution et celle de son milieu<sup>72</sup>. Rien ne semble avoir ainsi changé pour Weintraub depuis Sainte-Beuve.

Dans un article publié en 1956 et intitulé « Conditions et limites de l'autobiographie », Gusdorf, influencé par les orientations modernes de la recherche historiographique (histoire des mentalités), affirme que, tout comme l'histoire n'est pas à même de reconstituer le passé tel qu'il eut lieu, l'autobiographie ne peut jamais être considérée en tant qu'image fidèle du passé. Histoire et autobiographie constitueraient alors autant de lectures subjectives de ce passé. Aidée par la perspective que confère la mémoire,

69

---

Ángel LOUREIRO, *op. cit.*, p. 3.

70

Dont les études montrent que cette orientation jouit toujours d'un énorme prestige aux États-Unis, peut-être, comme le signale Ángel LOUREIRO (*op. cit.*, p. 3), en raison du statut de nation jeune de ce pays. Voici un exemple de l'importance soulignée par SCHAEFFER des facteurs contextuels dans la manière dont l'objet littéraire, en l'occurrence l'autobiographie, est envisagé.

71

Karl WEINTRAUB, [1975], 1991, p. 33.

72

*Ibid.*, p. 18.

l'écriture transforme l'expérience en conscience de cette expérience, mais celle-ci n'est pas moins vraie pour autant<sup>73</sup>.

La considération littéraire ou esthétique (transformation de l'expérience par l'écriture) coexiste ici avec celle d'ordre historique (le pouvoir référentiel de l'expérience racontée). Gusdorf, qui a une conception éminemment spirituelle de l'autobiographie, ne se soucie pas de la fameuse sentence de Valéry selon laquelle, comme nous l'avons vu, le vrai n'a aucune place dans la littérature. Il ne peut donc que voir avec suspicion toute tentative d'analyse purement formelle du genre et se contente d'en proposer une définition très générale selon laquelle tout écrit qui poserait « un usage privé de l'écriture, regroupant tous les cas où le sujet humain se prend lui même pour objet d'un texte qu'il écrit<sup>74</sup> » releverait de l'autobiographie.

La fonction littéraire reste pour Gusdorf tributaire de la fonction ontologique en ce que l'autobiographie permet avant tout à l'être de prendre conscience de soi tout en cherchant sa vérité personnelle<sup>75</sup>. Or ceci n'est pas toujours si simple. On ne peut pas confondre fonction littéraire et fonction ontologique. Lorsque Gusdorf dédouble le Moi — le premier qui a vécu et le second qui se donne pour tâche de raconter le premier et qui, ce faisant, se crée dans l'écriture —, il subordonne le second au premier. Le Moi de l'écriture est ainsi réduit au statut de reflet, certes recomposé, réunifié, du Moi référentiel qui reste insécable, indécomposable et qui se rapproche plus du *quid*

73

---

Georges GUSDORF, 1991b, p. 13.

74

Georges GUSDORF, 1991a, vol. 1, p. 122.

75

Pour GUSDORF l'autobiographie reste avant tout une voie d'accès à l'espace du sacré. C'est pourquoi, il voit dans *les Confessions* de ROUSSEAU « la fin d'un âge d'or, non le début d'une ère nouvelle. On est tombé du religieux dans le littéraire, du salut dans le succès, de l'être dans la rhétorique » (Jacques LECARME *et al.*, 1997a, p. 21).

*individuum* de la scolastique<sup>76</sup> que du sujet éclaté freudien que préconisera *graphein*.

### 2.3.2. *Autos*

Si la période du *Bios* était présidée par l'histoire, celle de l'*Autos* va connaître une diversification des sciences auxiliaires qui viennent cautionner l'existence du genre. Dans une perspective pragmatique, la plus riche à notre avis, Philippe Lejeune et Elisabeth Bruss auront recours, respectivement, au contrat de lecture et aux actes de parole. D'autres auteurs tels que Paul John Eakin ou Paul Jay donneront à leurs travaux une orientation psychologique et philosophique, respectivement. Dans *Fictions in Autobiography*, Eakin s'intéresse aux structures de l'évolution de la personnalité que l'on peut repérer dans les autobiographies, se centrant surtout sur le moment de l'avènement de l'enfant à la conscience et au langage. Jay, quant à lui, cherche dans *Being in the Text* (1984) les parallélismes entre le Moi autobiographique qui se dessine à une époque donnée et les constructions philosophiques du Moi qui sont proposées à la même époque<sup>77</sup>.

Les remarques qui suivent concernent exclusivement la perspective pragmatique, car c'est celle que nous explorerons plus en détail par la suite. Énumérons, avant de présenter sommairement les postulats de Lejeune et de

---

76

Jacques LECARME *et al.*, 1997a, p. 45.

77

Cf. Ángel LOUREIRO, *op. cit.*, p. 5.

Bruss<sup>78</sup>, les dénominateurs communs aux travaux qui se situent autour de l'*autos* : d'un côté, le déplacement du centre d'intérêt vers la relation entre le texte et le sujet ; de l'autre, l'importance accordée au moment de production du texte et au rôle du lecteur dans l'interprétation. Autrement dit, des contextes sociaux et idéologiques qui, vers l'amont, génèrent le texte et, vers l'aval, déterminent sa réception influant par là sur l'établissement de son statut générique<sup>79</sup>. Le changement que cette perspective inflige au statut de l'auteur fait ainsi basculer à son tour celui du lecteur qui cesse d'être simple témoin des informations consignées par l'auteur pour s'ériger en interprète.

S'inspirant des travaux de Searle sur le statut pragmatique des énoncés, Elisabeth Bruss cherchera, dans un article inaugural intitulé « L'autobiographie considérée comme acte littéraire » et publié en 1974, à établir les règles nécessaires pour « créer la force illocutoire du texte » autobiographique<sup>80</sup>. Ces règles sont au nombre de trois :

A. L'autobiographe a un double rôle : il « assume la responsabilité personnelle de la création et de l'organisation de son texte » et il est « identique à un individu auquel il est fait référence à travers le sujet du texte ».

B. Les événements rapportés dans l'autobiographie sont « tenus pour être, avoir été ou devoir être vrais ». Le public, quant à lui, est libre de vérifier si oui ou non les informations consignées dans le texte sont mensongères.

78

---

Comme le signale Nora CATELLI (1991, p. 54), ces ouvrages font leur apparition à un moment où les études narratologiques de GENETTE jouissaient d'une grande considération et la vague antiherméneutique s'était réduite au déconstructionnisme derridien et au *S/Z* de BARTHES.

79

José M<sup>a</sup> POZUELO, 1993, p. 203.

80

Elisabeth BRUSS, 1974, p. 23.



C. On attend de l'autobiographe « qu'il croie en ses affirmations » indépendamment du fait que l'on puisse prouver leur fausseté.

*Le pacte autobiographique* de Philippe Lejeune (1975) s'attache à montrer, dans une perspective semblable, qu'il n'y a pas de distinction formelle entre l'autobiographie et le roman, et que ce qui permet de faire de la première une catégorie générique à part entière est le pacte autobiographique qui établit l'identité entre auteur, narrateur et personnage :

Narrateur et personnage sont les figures auxquelles renvoient, à l'intérieur du texte, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé ; l'auteur, représenté à la lisière du texte par son nom, est alors le référent auquel renvoie, de par le pacte autobiographique, le sujet de l'énonciation [...].<sup>81</sup>

Pourtant, la définition d'autobiographie proposée par Lejeune dépasse largement le statut pragmatique de celle-ci instauré par le pacte :

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.<sup>82</sup>

Les détracteurs de la théorie générique de Lejeune voient dans le caractère encyclopédique de sa définition — qui amalgame des paramètres hétéroclites — un argument définitif pour réfuter l'existence de ce prétendu genre. Ainsi Nora Catelli, qui, se situant dans la perspective de Paul de Man affirme :

[...] *su sistema es una neutralización de todos los sistemas. En él caben la*

81

---

Philippe LEJEUNE, 1975, p. 35.

82

*Ibid.*, p. 14.

poétique, la herméneutique, la historia literaria, la teoría del texto. Y el gran objeto de esta confluencia de sistemas es el pacto : noción cuya paradoja reside en que no está contenida en ninguno de los órdenes antes descritos.<sup>83</sup>

Catelli dénonce également le fait que Lejeune ne se donne pas de limites historiques. Or, bien que celles-ci ne soient pas explicitées dans sa définition de l'autobiographie, Lejeune, cohérent avec sa conception du genre littéraire, donne à l'autobiographie des limites temporelles — il date l'apparition de la littérature personnelle en 1770<sup>84</sup> — et géographiques — les frontières européennes<sup>85</sup>. Certes, comme le signale Genette<sup>86</sup>, la définition en soi est atemporelle et donc typiquement aristotélicienne, mais les précautions prises par Lejeune montrent qu'il ne conçoit son enquête que dans le cadre des époques moderne et contemporaine.

Il faut toutefois reconnaître à la définition de Lejeune le mérite incontestable de distinguer l'autobiographie du roman et de la biographie. Le caractère accessoire des éléments qui s'accumulent dans sa définition montre bien qu'aucun critère purement linguistique ne suffit à marquer la frontière entre l'autobiographie et les autres genres, ce qui signifie que la distinction n'est pas d'ordre textuel mais contractuel. Mais, nous le verrons plus loin, ceci n'entraîne pas, comme le voudrait Catelli, l'abolition de la valeur des autres éléments formels ou thématiques.

83

---

Nora CATELLI, *op. cit.*, pp. 57-58. Cet auteur limite ses remarques au *Pacte autobiographique* et passe sous silence les travaux postérieurs de Lejeune.

84

Date à laquelle ROUSSEAU achève ses *Confessions*, qui furent publiées à titre posthume en 1782.

85

Philippe LEJEUNE, *op. cit.*, p. 13.

86

Gérard GENETTE, 1979, pp. 84-85.

### 2.3.3. *Graphain*

Le présupposé juridique d'*autos* se heurte aux théories anti-autobiographiques qui prônent la dissolution de la figure de l'auteur. À un moment où, pour les intellectuels de l'après 1968, la catégorie du réel est durement remise en cause (Lacan), la « métaphysique [...] naïvement réaliste<sup>87</sup> » de Lejeune représentait un retour en arrière. En déplaçant le centre d'intérêt vers le texte, *graphain* rejette l'influence du sujet sur l'écriture : celle-ci aurait sa propre dynamique indépendamment du sujet qui écrit. Le texte littéraire est envisagé en tant qu'artefact purement rhétorique qui ne permet ni de *reproduire* une vie (*bios*) ni de la *créer* (*autos*). Le langage est une machine dont l'invention du sujet écrivant est exclue. Le sujet perd ainsi tout contrôle sur le texte qui devient la seule vérité : plus que jamais, pour l'écrivain, « *écrire* est un verbe intransitif<sup>88</sup> ». Comme le *je* préalable au récit n'existe pas, la question de la signature est dépourvue d'intérêt pour cette orientation théorique.

Le refus de l'humanisme par le biais de l'auto-dissolution du sujet constitue le corollaire de la proclamation nietzschéenne de la mort de Dieu (Freud, Foucault, Althusser, Lévi-Strauss, Lacan)<sup>89</sup>. Nombre des concepts freudiens — refoulement, narcissisme, inconscient — qui remettent en question le

87

---

Jacques LECARME *et al.*, 1997a, p. 23.

88

Roland BARTHES, 1964, p. 149.

89

« Ce n'est pas seulement l'absence ou la mort de Dieu qui est affirmée, mais la fin de l'homme ; [...] la mort de Dieu et le dernier homme ont partie liée. [...] L'homme va disparaître ». (Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres posthumes*. Paris : Mercure de France, 1934, p. 396. Cité par Georges GUSDORF, 1991a, vol.1, p. 85).

statut ontologique du sujet sont, comme le signale Michael Sprinker, et malgré le rejet de cette influence de la part du père de la psychanalyse, d'origine nietzschéenne<sup>90</sup>. Nietzsche avait montré, en effet, que l'unité de l'individu est une fiction<sup>91</sup>.

Nous ne pouvons donc pas accepter de prendre pour une vérité biographique une autobiographie. Cela reviendrait à accepter que la signification que le sujet donne à ses actes soit une vérité préexistante en lui que l'écriture a permis de faire émerger. Or le sujet, ainsi que l'a montré la psychanalyse, n'est pas en mesure de « se produire dans une lumière le mettant en quelque sorte au-dessus de lui-même et articulant en vérité son rapport au monde et à sa propre histoire<sup>92</sup> ».

La déconstruction rejette également toute relation métaphysique entre les notions de logos et de vérité. Deux figures fondamentales sont à la base de cette réflexion : le philosophe Jacques Derrida et le critique Paul de Man. Le premier démonte le concept classique d'écriture en tant que moyen de communication — par le biais de l'intentionnalité de signification ou de la référentialité — entre auteur et lecteur, s'inscrivant par là aussi bien contre

90

Michael SPRINKER, [1988], 1991, p. 124.

91

Cf. Michael SPRINKER, *ibid.*, p. 123. Le sujet nietzschéen est, comme le signale SPRINKER, une entité impersonnelle possédée par le discours (*idem*). Toute tentative d'introspection du sujet sur soi-même est vouée dès lors à l'échec. Dans « Qu'est-ce qu'un auteur ? », FOUCAULT remettra en cause l'existence d'un auteur-sujet détenteur de l'autorité du texte. La naissance du mot *autobiographie* à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle coïncide avec le « sommeil anthropologique » de la culture occidentale. Aussi bien la notion d'auteur-souverain que son corrélat générique, l'autobiographie, ne seraient que des manifestations de cet *épistémè*. Ceci expliquerait, selon SPRINKER (*ibid.*, p. 120), le fait que des ouvrages qui, au moment de leur parution, furent considérés comme des confessions, des journaux intimes ou des mémoires soient aujourd'hui étiquetés comme des autobiographies.

92

Paule PLOUVIER, 1996, p. 102.

le structuralisme que contre la pragmatique. Il n'y a pas de stabilité épistémologique possible entre sujet et prédicat<sup>93</sup>. Se faisant écho de la théorie déconstructionniste du premier, Paul de Man<sup>94</sup> présente l'autobiographie en tant que prosopopée. La fonction rhétorique de cette figure consiste à pourvoir une voix d'un masque (*prosopon*) qui ne cache aucun visage, ou alors ce visage n'est qu'une figure de lecture que l'on peut trouver, dans une certaine mesure, dans tout texte :

La figura de la prosopopeya [es] la ficción de un apóstrofe a una entidad ausente, muerta o sin voz, por la cual se le confiere el poder de la palabra y se establece la posibilidad de que esta entidad pueda replicar. La voz asume una boca, y un ojo, y finalmente una cara, en una cadena que queda de manifiesto en la etimología del nombre del tropo, *prosopon poiein* : conferir una máscara o un rostro (*prosopon*). La prosopopeya es el tropo de la autobiografía, y, por su mediación, un nombre [...] resulta tan inteligible y memorable como un rostro. [...] En la medida en que el lenguaje es figura (o metáfora, o prosopopeya), es realmente no la cosa misma, sino su representación, la imagen de la cosa, y, como tal, es silencioso, mudo como las imágenes lo son. El lenguaje, como tropo, produce siempre privación, es siempre despojador. [...] En la medida en que, en la escritura, dependemos de este lenguaje, todos somos [...] sordos y mudos [...] silenciosos como una imagen, eternamente privados de voz y condenados a la mudez [...].<sup>95</sup>

Le masque qui comble le vide du mort ne remplace rien : la prétendue référentialité de l'autobiographie est fallacieuse, ce n'est, comme l'explique

93

Voir Jose M<sup>a</sup> POZUELO, 1993, p. 88.

94

L'œuvre de De MAN est un lieu de rencontre éclectique des théories critiques européennes (formalisme, sémiotique) et anglo-saxonnes (concept de « close reading » développé par le *New Criticism*, non-continuité entre les ordres rhétorique d'une part et syntaxique, sémantique ou logique, de l'autre, qui annule tout classement des figures en fonction d'une discipline extérieure à la rhétorique telle que la grammaire ou la logique, comme celle proposée par le groupe μ). Voir sur ce point Nora CATELLI, 1991, pp. 21 et *ssq.*

95

Paul de MAN, [1984], 1991, pp. 116-118.

Paul John Eakin dans son exégèse de De Man, que le résultat illusoire de cet artefact rhétorique qu'est le langage. L'identité ne peut être dès lors qu'un mirage provoqué par la rhétorique et le référent, une construction de la figuration<sup>96</sup>. Il faudrait donc se débarrasser de l'autobiographie pour la penser en termes d'*autographie* ou plutôt d'*hétérographie*.

Le critique psycho-textuel Jean Bellemin-Noël se montre aussi réticent que De Man à toute distinction générique car le fait « que ce qui nous est conté soit enraciné dans la réalité historique et que cela ait été “vécu” avant d'être mis en récit, ne change rien au fait que, moi, lecteur, encore une fois, je ne le connaisse que par ce texte qui m'est donné à lire.<sup>97</sup> » Aussi propose-t-il à son tour le terme *bi-autographies* parce que « le “bio” central, comme la vie de l'écrivain, est perdu corps et bien, — devenu pour le coup “du roman”, c'est-à-dire de la fiction.<sup>98</sup> »

Que l'on partage ou pas les postulats de de Man, il a eu, comme le signale Loureiro<sup>99</sup>, le mérite incontestable d'aborder avec lucidité les apories de

96

---

Paul John EAKIN, [1985], 1991, p. 81. Cette fiction de la voix d'outre-tombe qu'est l'autobiographie pour De MAN est analysée maintenant à la lumière des articles pro-nazis et anti-sémites qu'il publia pour deux journaux collaborateurs belges, *Le Soir* et *Het Vlaamsche Land* entre 1941 et 1942 (cf. Alice KAPLAN, 1997, pp. 134 et *ssq.*). Ces informations contribuent à expliquer son rejet de toute possibilité de référentialité dans l'autobiographie. Depuis la découverte de ces textes dans les années quatre-vingts, ses épigones désabusés semblent avoir pris des distances envers la déconstruction et revenir à des notions plus classiques, telles que la responsabilité morale et éthique, la figure de l'auteur, etc.

97

Jean BELLEMIN-NOËL, 1988, p. 8.

98

*Ibid.*, p. 9.

99

Ángel LOUREIRO, 1991, p. 7.

l'approche biographique. Mais trop de lucidité peut rendre aveugle. James Olney accuse poststructuralistes et déconstructivistes de vouloir dissoudre « el yo en un texto y luego el texto en aire diáfano », de restreindre l'autobiographie à « un mero tartamudeo » et le discours critique sur celle-ci à « un balbuceo sobre el tartamudeo »<sup>100</sup>.

### *3. Autobiographie et diction*

L'autobiographie est un genre hybride en ce sens que le *je* sujet de l'énonciation est en même temps objet de l'énoncé. Mais alors, comment déterminer le statut — fictionnel ou factuel — du *je* autobiographique ? Nous tâcherons de montrer que l'autobiographie est en même temps fictionnelle et factuelle : bien qu'il s'agisse *de iure* d'un genre de non fiction, elle contient *de facto* un nombre plus ou moins grand d'indices ressentis par le lecteur comme fictionnels ; dans une dénomination générique il peut, comme le montre Schaeffer, coexister des éléments de provenance très diverses, ce qui prouverait par ailleurs que les préventions de Catelli contre la définition encyclopédiste de Lejeune sont infondées.

#### *3.1. Limites des doxas exclusivistes*

À la base de l'étude de Schaeffer déjà citée se trouve un constat très simple : les différents noms des genres constituent en fait des catégories hétérogènes en ce sens qu'ils ne se réfèrent pas au même ordre de phénomènes ou, si l'on préfère, qu'ils ne privilégient pas le même plan discursif :

[...] il faut se rendre à l'évidence que la grammaire de surface des propositions qui ont pour prédicats des noms de genres est souvent trompeuse. Elle est en effet toujours de la même forme : " X [ouvrage



littéraire ] est un a [nom de genre] ”, mais la copule cache des relations dissemblables [...].<sup>101</sup>

Le statut des classifications génériques est ainsi de nos jours loin de se trouver fixé de manière définitive. Les modèles organicistes et biologistes proposés au cours du XIX<sup>e</sup> siècle — Hegel, Brunetière — ne sont plus valables de nos jours. Ils remplaçaient, comme on l’a vu précédemment, la théorie générique classique, basée sur l’imitation de modèles exemplaires, par des paradigmes organicistes qui tentent d’expliquer la genèse et l’évolution de la littérature. Une présentation détaillée de ces modèles ne correspondrait pas aux buts du présent travail. Signalons simplement que les modèles essentialistes assimilent l’existence des genres à celle des individus biologiques<sup>102</sup>. L’échec de ces modèles atteste de la non-viabilité des tentatives de classement essentialistes et globalisantes, et conseillent d’adopter une voie pratique :

tout travail de classification [...] n’est jamais qu’un découpage parmi d’autres, une construction métatextuelle qui trouve sa légitimation dans la stratégie de savoir du poéticien et non pas dans une différenciation interne univoque de la littérature [...].<sup>103</sup>

101

---

Jean-Marie SCHAEFFER, 1989, p. 180.

102

Nous reportons le lecteur au chapitre « Bref historique de quelques impasses théoriques » du livre de SCHAEFFER. BRUNETIÈRE, par exemple, distingue dans la vie d’un genre une période initiale ou commencement, un âge de maturité ou plénitude, où le genre atteint la perfection de ses moyens, et l’époque finale ou de décrépitude, dans laquelle le genre se désagrège et ses composantes peuvent se recomposer pour former de nouveaux genres. Le passage d’une période à l’autre est expliqué, selon le modèle d’explication positiviste inauguré par TAINE, par des facteurs tels que l’hérédité et la race, le milieu (géographie, climat, société, histoire) et surtout l’individualité du créateur.

103

Jean-Marie SCHAEFFER, *op. cit.*, p. 75.

Si tout classement est déterminé par des facteurs externes au texte, s'il n'y a pas, en ce qui concerne les genres, de vérité absolue — la distinction entre genres historiques et genres théoriques établie par Todorov<sup>104</sup> n'échapperait pas à cette logique : même les genres théoriques sont insérés dans un système qui est le produit historique d'une façon d'entendre et le monde et la littérature —, mais des versions de la réalité, autant abandonner l'idée de trouver *le* classement définitif et s'en tenir aux noms de genre déjà existants afin d'« essayer de voir à quoi ils réfèrent<sup>105</sup> ».

La quasi-totalité des travaux<sup>106</sup> que nous avons consultés sur l'autobiographie se passent de toute considération épistémologique sur la validité et la portée des notions maniées, ce qui, sans préjuger ici de la validité de ces études, prouverait non seulement le bien-fondé de la remarque de Genette dans son dialogue imaginaire avec Richard mais aussi la persistance avec laquelle l'approche intuitive des genres continue de coexister comme si de rien n'était avec le discours anti-générique de la Modernité. Le travail de Schaeffer, si peu cité malgré la richesse de ses remarques et l'originalité de son cadre de réflexion, contient de nombreuses pistes permettant de relativiser la portée des différentes dénominations génériques, qui ne seront plus perçues comme des essences, mais comme des étiquettes historiquement situées, et donc susceptibles de voir évoluer leur contenu générique ou même de disparaître.

104

---

Cf. Tzvetan TODOROV, 1970, p. 18.

105

Jean-Marie SCHAEFFER, *op. cit.*, p. 75.

106

Hormis quelques exceptions, comme l'étude d'Hélène JACCOMARD (1993) dont la visée pragmatique laissait attendre cependant une plus grande utilisation des remarques de SCHAEFFER.

Ce qui précède montre bien que *bios*, *autos* et *graphein* obéissent à deux ordres épistémologiques réducteurs et apparemment irréconciliables : celui orienté vers le C.R.E. — « champ référentiel externe » (*bios* et, du point de vue pragmatique, *autos*) — et celui orienté vers le C.R.I. — « champ référentiel interne » (*graphein*)<sup>107</sup>. Deux *doxas* qui s'excluent entre elles et qui témoignent de la dépendance de tout processus de théorisation générique de l'horizon normatif historique et culturel et de la conception du monde qui sont les siens. Les catégories qui s'en dégagent ne supportent pas l'abstraction de ce qui fonde leur épistémologie catégorielle. Il n'y a point d'idéalisme anhistorique possible lorsqu'il s'agit de théoriser sur les genres dont l'existence reste déterminée par les présupposés épistémologiques du système dans lequel ils ont été théorisés.

Pour les défenseurs de *graphein*, la fracture entre le *logos* et la vérité postulée par Derrida annule toute possibilité de référentialité de l'écriture autobiographique. Les études groupées autour de *bios* et de *autos* se situent à l'extrême opposé des premiers, en ce sens qu'elles ne remettent pas en question le pouvoir référentiel du langage, ce qui les amène à tenter de trouver une spécificité à l'autobiographie, qu'elle soit historique (Misch) ou ontologique (Gusdorf) dans le cas de *bios*, ou pragmatique (Lejeune, Bruss) dans celui de *autos*. *Bios/autos* d'une part et *graphein* de l'autre présentent ainsi deux attitudes épistémologiquement antagonistes face au rapport que le Moi entretient avec le langage : à la perspective *transcendante* de *bios* et d'*autos* — préexistence du Moi (bien que celui de l'écriture ne soit pas comparable au Moi physique qui se trouve à son origine), vient s'opposer la

107

---

La distinction est proposée par Benjamin HARSHAW [1984], 1997, pp. 227-251. Le C.R.I. désigne le réseau de référents (personnages, idées, événements, etc.) mis en place par le texte de fiction. Le C.R.E. désigne le monde externe recrée dans la fiction.

perspective *contingente* de *graphein* — antériorité du langage. Tenter de résoudre ici cette problématique dépasse largement les limites de la présente étude. Nous nous contenterons de signaler avec Eakin<sup>108</sup> que le développement de la conscience de soi semble aller de pair avec celui des capacités langagières<sup>109</sup>.

Les domaines de *bios* et de *graphein* sont utiles séparément dans la mesure où le premier valorise la charge référentielle du texte autobiographique et le second nous met en garde contre le piège tendu au référentiel par le rhétorique. Mais, à trop vouloir extrapoler les conclusions des uns ou des autres, on risque de tomber dans une aporie qui consisterait pour *bios* à comparer le texte autobiographique à des textes historiques ou sociologiques (le problème des genres est ici mis entre parenthèses) au détriment des aspects littéraires proprement dits, et, pour *graphein* à nier toute possibilité de distinction générique. Quant à *autos* — ici le référentiel ne se pose qu'en termes d'« effet contractuel historiquement variable<sup>110</sup> » —, le principal reproche que lui adressent les défenseurs de *graphein* est le fait de mettre sur le même plan l'autorité légale, celle qui cautionne la signature du contrat, avec l'autorité épistémologique alors que le nom qui figure sur la page de titre — autorité légale — ne saurait être assimilé à un sujet à part entière,

108

---

Paul John EAKIN, [1985], 1991, pp. 86 et *ssq.*

109

L'anthropologue Gilbert DURAND, dont la théorie de l'imaginaire serait à classer du côté des transcendentalistes, car il considère que le symbolisme est antérieur chez l'être humain à toute « signifiante audio-visuelle », opère, cependant, une distinction intéressante entre un « plan primitif de l'expression » qui correspond au « lien affectivo-représentatif qui relie un locuteur et un allocutaire » et le plan délocutoire proprement dit, *i.e.* celui de l'expression « centrée sur les perceptions et les choses » ([1964], 1984, pp. 26-27).

110

Philippe LEJEUNE, 1975, p. 45.

capable de se connaître.

Or si jusqu'à présent nous avons opposé *bios/autos* et *graphein*, on pourrait également confronter *bios/graphein* et *autos*, car ce dernier est le seul à reconnaître la spécificité pragmatique de l'autobiographie. *Bios* et *graphein* se situent aux deux pôles du problème et s'ignorent entre eux. Aussi bien l'un que l'autre font l'économie des propriétés pragmatiques du texte littéraire reconnues par *autos* et, donc du rôle fondamental que tient le lecteur dans le processus de nomination générique. Les deux approches sont réductrices en ce sens qu'elles orientent la lecture en conférant au texte une *nature* qui l'oblige à réaliser ce à quoi il semble destiné.

### 3.2. *L'autobiographie : un genre factuel*

Nous avons vu au cours du premier chapitre que la *doxa* panfictionnaliste — et les rhétoriques exclusiviste et conciliatrice auxquelles elle donne lieu — rejetait les énoncés de réalité du domaine littéraire, sauf s'il s'agissait de la poésie. Les reproches adressés par l'hydre anti-autobiographique attestent de la fragilité de l'autobiographie si on la compare à d'autres genres, surtout aux genres fictionnels.

Dans *Fiction et diction*<sup>111</sup>, Genette distingue deux critères de littérarité issus

---

111

Voir Gérard GENETTE, 1991, pp. 21-32.

de deux poétiques essentialistes qui président au système triadique des genres : d'une part la fiction (drame, épopée), de l'autre la poésie, qui serait reconnaissable à sa forme. Le mode d'expression choisi par notre auteur, le récit poétique, constituerait l'aboutissement de ces deux poétiques essentialistes, en ce sens qu'il est littéraire à double titre : par son caractère fictionnel et par sa forme. Mais qu'en est-il des genres qui ne réunissent aucune de ces conditions ? La littéarité de genres tels que l'Histoire, l'essai ou l'autobiographie ne saurait être, comme pour la triade, *constitutive*, mais *conditionnelle*, en ce sens qu'elle dépend de critères esthétiques ou de goût liés à une époque ou à celui qui les énonce. À l'intérieur du champ de la diction, il faudrait donc distinguer les dictions à littéarité constitutive (poésie) de celles à littéarité conditionnelle (prose). Ce que Genette représente comme suit :

<i>Critère — Régime</i>	<i>Constitutif</i>	<i>Conditionnel</i>
<i>Thématique</i> <sup>112</sup>	FICTION	
<i>Rhématique</i>	DICTION	
	POÉSIE	PROSE

On comprend mieux maintenant la controverse existant autour de la littéarité d'un genre, l'autobiographique, cantonné au domaine du factuel (diction en prose). Cette polémique, commune en fait à tous les genres factuels, se pose, nous semble-t-il, avec une acuité particulière dans le cas de

112

GENETTE (*ibid.*, p. 33) reprend dans son tableau la distinction *thème-rhème* effectuée par la linguistique : ici, le critère rhématique désigne, à la différence du thème (ici, de fiction), le « discours considéré en lui-même ».

l'autobiographie en raison de ses nombreuses affinités avec la fiction, ce qui explique l'abondant discours anti-autobiographique ainsi que l'inexistence d'un équivalent dans le domaine de l'essai, par exemple, où l'acceptation de la littéarité conditionnelle est perçue comme moins problématique. Il nous paraît légitime de déduire de cette observation que plus le genre factuel contiendra des éléments susceptibles de le rapprocher des genres de fiction (romanesques ou dramatiques), plus ils frôleront la frontière de la littéarité constitutive et, par conséquent, plus leur littéarité conditionnelle aura tendance à être perçue en termes de conflit.

En tant que genre factuel, (récit en prose de non fiction)<sup>113</sup>, la littéarité de l'autobiographie est conditionnelle, en d'autres termes elle est dépendante « d'une appréciation esthétique subjective et toujours révocable<sup>114</sup> » qui a souvent recours à des aspects relevant du style. On pourrait considérer celui-ci comme le *degré minimal de littéarité*, car il dépend exclusivement de l'appréciation du lecteur et n'obéit pas aux critères de littéarité devenus « objectifs » par le poids de l'héritage aristotélicien (fictionnalité, poéticité)<sup>115</sup>.

113

---

En raison du pacte autobiographique. L'étude de GENETTE partage les postulats d'*autos*.

114

Gérard GENETTE, 1991, p. 7.

115

*Idem.*

### 3.3. *Acte communicationnel et réalisation textuelle*

Jean-Marie Schaeffer groupe en deux grands sous-ensembles les différents facteurs qui interviennent dans la nomination générique selon qu'ils se réfèrent au statut pragmatique ou cadre communicationnel de l'acte discursif littéraire, d'une part, ou à sa réalisation sémantique et syntaxique, de l'autre. Il montre qu'il n'est pas indifférent pour la détermination des rapports du texte à son ou à ses genre(s) que les propriétés génériques investissent le discours en tant qu'acte communicationnel ou sa réalisation syntaxique et sémantique<sup>116</sup>.

116

---

Le premier ensemble distingué par SCHAEFFER (*op. cit.*) comprend les éléments suivants : l'*énonciateur* (réel, c'est-à-dire celui qui ne délègue pas son énonciation, fictif, .i.e. inventé par l'auteur, ou feints, lorsque le narrateur s'identifie à une personne ayant (eu) une existence réelle, comme dans les *Mémoires d'Hadrien*) ; l'*acte d'énonciation* : selon qu'il s'agisse d'une énonciation sérieuse ou fictionnelle d'une part ou orale/écrite de l'autre ; les *modalités d'énonciation* (*ibid.*, pp. 89-90) : la narration (lorsque « l'auteur parle en son propre nom, il énonce des assertions sur les personnages ») et la représentation (« les personnages parlent et agissent eux-mêmes »). Le cadre communicationnel englobe également le *destinataire* (le message peut avoir un destinataire déterminé, comme dans les lettres, les prières ou les épigrammes, ou, le plus souvent, indéterminé) ; le destinataire peut être également réel ou réel/fictif — le roman par lettres, par exemple, insère un destinataire fictif entre l'énonciateur et le destinataire réel ; la *destination* peut à son tour être réflexive (lorsque l'énonciateur s'adresse à lui-même : journal intime, autobiographies piétistes) ou transitive (s'il s'adresse à un tiers). La *fonction pragmatique* du discours est également envisagée dans le cadre communicationnel : l'auteur distingue, à l'instar de SEARLE (*ibid.*, pp. 101-103), cinq types d'actes illocutoires (assertifs, directifs, promissifs, expressifs, déclaratifs) que l'on ne retrouve pas normalement tel quels dans la nomination générique, laquelle se réfère à des actes discursifs complexes. Alors que de nombreux noms se réfèrent à des actes assertifs (tous ceux qui se rapportent à des pratiques descriptives tels que le récit, le témoignage, le compte rendu ; seulement quelques-uns se réfèrent à des actes expressifs (la plupart des noms de genres regroupés sous le nom de poésie lyrique), directifs (prière, berceuse), déclaratifs (formules d'enchantement ou de mauvais sort) ou promissifs (serment).

Le deuxième grand sous-ensemble (*ibid.*, p. 109) concerne la *réalisation* de l'acte discursif. Le poéticien distingue plusieurs niveaux de réalisation : *sémantique* (contraintes thématiques, herméneutiques ou sémantiques (par exemple, la dichotomie sémantique action noble/action commune liée à l'opposition tragédie/comédie) ; *littéral/figural* (le sens figuré du texte peut trouver sa réalisation ou interprétation dans le texte ou bien être laissé à la charge du lecteur : ainsi, la fable, qui présente une « structure sémantique à deux



Lorsqu'il s'agit de dénominations génériques, comme c'est le cas pour l'autobiographie dans la perspective d'*autos*, qui se réfèrent au message en tant qu'acte communicationnel, indépendamment de leur contenu et de leur forme, la relation texte-genre relève de l'ordre de l'*exemplification* en ce sens que « la définition de la classe générique se réfère à des propriétés partagées par *tous* ses membres, c'est-à-dire dès lors que les propriétés impliquées par le nom de genre sont récurrentes<sup>117</sup> ». Comme le signale Schaeffer, les attitudes discursives font partie des « universaux pragmatiques<sup>118</sup> » et sont par là préexistantes au choix de l'auteur. Celui-ci optera pour telle ou telle attitude discursive, mais il ne pourra la créer ou la transformer<sup>119</sup>.

---

étages » : la fable proprement dite ou récit et la morale, i.e. sa transposition figurale. Lorsque la morale fait défaut, « elle est à la charge du lecteur, c'est-à-dire que l'interprétation seconde est un effet que vise l'œuvre au niveau de son intentionnalité fonctionnelle » (*ibid.*, p. 111). Les récits à visée allégorique comme *La Divine Comédie* ont également une intentionnalité figurale que le lecteur devra décrypter) ; syntaxique — facteurs grammaticaux, phonétiques, prosodiques et métriques (indispensables pour la nomination des genres versifiés), traits stylistiques tels que le lexique ou les figures employés, traits d'organisation macrodiscursive (l'unité d'action, de temps et de lieu dans la tragédie classique, par exemple).

Il faudrait en outre tenir compte de certaines contraintes génériques liées au *contexte* (*ibid.*, pp. 117 et *ssq.*) : les composantes spatio-temporelles de la nomination générique (roman balzacien, tragédie élisabéthaine) etc. ; les genres hypertextuels (parodie, travestissement, pastiche) ; l'intensité variable de la « force identificatoire » des différents noms de genre (du très vaste « récit » au bien circonscrit « lai »). Bien évidemment, derrière les noms de genres existants, il y a toujours des références à plusieurs facteurs et/ou à plusieurs niveaux de l'acte discursif.

117

*Ibid.*, p. 157. Les différentes autobiographies exemplifient l'identité : A (auteur)/ N(narrateur)/ P(personnage).

118

*Idem.*

119

Que l'on prenne le cas du drame : la condition *sine qua non* pour que le drame puisse trouver une réalisation en tant qu'acte discursif est que l'auteur, libre d'introduire autant d'innovations qu'il voudra dans son texte, s'en tienne au moins à la consigne minimale qui détermine la nature discursive du drame : « quelqu'un incarne un personnage et imite des énonciations et des actions » (*ibid.*, p. 159). Autrement sa production ne relèvera pas du

Ainsi donc, bien que l'acte communicationnel, celui contenu dans la définition de Lejeune, donnera lieu à des marqueurs textuels (généralement prose, emploi de la première personne), le statut générique ne saurait constituer un fait de textualité, mais bien un fait d'*intentionnalité*. C'est pour cette raison que le rapport genre-texte ne peut être dans ce cas qu'exemplificateur : classer une œuvre sous la rubrique *drame* équivaut à affirmer que l'œuvre en question « exemplifie la propriété » d'être un drame, « propriété qui la dénote<sup>120</sup> ». Si l'on transpose ces remarques à l'autobiographie, on constate qu'il est impossible d'établir son statut formel, car, comme le signale Javier del Prado, l'autobiographie est l'anti-genre par excellence<sup>121</sup>. Ce qui est certain, c'est que, indépendamment du caractère véridique ou non des assertions contenues dans une autobiographie, il s'agit d'énoncés de réalité, c'est-à-dire d'illocutions sérieuses dont le statut pragmatique est non-fictionnel<sup>122</sup>. Comme elle se donne toutes les formes — et c'est pour cette raison que si l'on exclut, comme le fait *graphein*, la responsabilité auctoriale, il n'y a pas de distinction générique qui tienne, le seul élément qui permet de la distinguer des autres genres est son régime pragmatique que l'on pourrait présenter comme suit :

---

drame (*ibid.*, p. 160) : « Une activité dans laquelle l'agent n'incarne pas un personnage, généralement fictif, dont il imite les faits et gestes, n'est pas une forme déviante du drame : elle n'est tout simplement pas un drame, mais autre chose, par exemple une autre activité verbale (un récit, une question, etc.) ou une activité non-verbale (une action physique, etc.) ».

120

*Ibid.*, p. 170.

121

Javier del PRADO *et al.*, 1994, p. 358.

122

Gérard GENETTE, 1991, p. 62.

- *Énonciateur réel* : en raison de la correspondance entre les trois instances : auteur-narrateur-personnage (récit autodiégétique).
- *Énonciation sérieuse* : le corollaire pragmatique de l'identité onomastique est l'engagement de l'auteur à assumer la responsabilité de ses affirmations (Bruss).
- *Modalité d'énonciation narrative* : l'auteur parle en son propre nom (indépendamment de la personne grammaticale utilisée).
- *Destinataire indéterminé* : ce qui la distingue du non-destinataire du journal intime.
- *Fonction pragmatique prédominante* : assertion (« Je suis né le... »).

Le rangement par exemplification d'un ouvrage dans la classe autobiographique semble ne poser aucune difficulté si on l'envisage seulement du point de vue pragmatique : toute autobiographie a un rapport d'exemple envers son genre, défini par l'identité onomastique entre les instances *auteur*, *narrateur* et *personnage* qui entraîne une énonciation sérieuse et une modalité d'énonciation narrative. Les autres aspects (destinataire et fonction pragmatique prédominante) nous semblent moins généralisables. Or la définition d'autobiographie énoncée par Lejeune déborde largement, on l'a vu, le cadre pragmatique, car elle prend en considération des éléments qui relèvent de la réalisation textuelle. Dès que l'on quitte le domaine du communicationnel, le rapport d'exemplification genre-texte est condamné à la sphère de l'idéal en ce sens que le texte, en tant que « réalisation sémantique et syntaxique spécifique de cet acte<sup>123</sup> », est toujours soumis à une contextualisation historique qui entraîne des différenciations internes. De telle sorte qu'il n'est pas possible, par exemple,

d'analyser les traits textuels spécifiques connotés par le terme *tragédie* en faisant abstraction de l'histoire de ce terme<sup>124</sup>.

Dans le régime de la modulation générique, les déterminations ne seront pas, comme c'était le cas pour l'exemplification, d'ordre global mais d'ordre partiel, car elles concerneront non pas l'ensemble du texte dans son intentionnalité pragmatique, mais certains aspects d'ordre syntaxique et (ou) sémantique motivés, seulement en partie, par cette intentionnalité.

Reprenons la définition de Lejeune :

Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.<sup>125</sup>

Comme le signale Lejeune lui-même, cette définition met en jeu des éléments appartenant aux catégories suivantes : la forme du langage (récit en prose), le sujet traité (vie d'un individu, histoire de sa personnalité), la situation de l'auteur (identité de l'auteur et du narrateur) et la position du narrateur (identité du narrateur et du personnage principal, optique rétrospective de la narration)<sup>126</sup>. Darío Villanueva note que le premier et le quatrième élément sont de nature syntaxique — car ils se réfèrent à la forme du langage —, à la différence du deuxième, qui est de nature sémantique — le thème abordé, et du troisième, dont la nature est pragmatique et qui prévaut lorsque, comme c'est souvent le cas, la détermination des autres

---

124

Comme l'atteste la nécessaire multiplication des dénominations à l'intérieur de la tragédie — tragédie grecque, tragédie classique française, tragédie élisabéthaine, etc. — sans compter celles qui proviennent de la contextualisation auctoriale — tragédie shakespearienne.

125

Philippe LEJEUNE, 1975, p. 14.

126

*Idem.*